



YOLAINE
DESTREMAU
La Malentendue

ROMAN


CHARLESTON

YOLAINE DESTREMAU

LA MALENTENDUE

Non, je ne suis pas une femme battue. Pas moi. Je repousse cette idée avec force. Je n'ai pas le profil type, je ne suis pas née pour ça. Je refuse qu'on me mette dans cette boîte, celle des victimes. Je n'aime pas les victimes, je n'aime que les héroïnes.

Une brillante avocate s'apprête à plaider. Elle sait ce qu'elle a à faire, à dire, pour convaincre les jurés et la cour. Sa voix ne tremble pas, elle joue avec les mots et les silences. Elle est à sa place.

Une patiente est allongée sur un lit d'hôpital. Multiples fractures, côtes fêlées, coupures. Sous morphine, elle est incapable de se rappeler ce qui lui est arrivé. Son mari prétend qu'elle est tombée sur une table basse.

Ces deux portraits sont celui d'une même femme, Cécilia, oscillant entre déni, peur et détresse... Comment échapper au cycle de la violence ? C'est peut-être l'inconnue croisée dans un café, qui l'écoute alors que la police ne l'a pas fait, ou le nouveau client qu'elle doit défendre et qui semble comprendre ce qu'elle ne dit pas, qui l'y aideront.

Dans un style maîtrisé et élégant, Yolaine Destremau aborde avec réalisme le sujet des violences conjugales au travers de personnages finement construits. Puissant, révoltant, percutant.

Lauréat du Prix de l'héroïne engagée 2022

« Yolaine Destremau aborde le tabou qui enveloppe
les violences conjugales, tout ce qui se joue
à l'abri des regards, entre soi et soi. »

Nathalie Six, journaliste

ISBN : 978-2-36812-909-8



9 782368 129098

16,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature française
Design : © Caroline Gioux
Image : © Roberta Muray / Arcangel



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

CE ROMAN A REMPORTÉ LE

PRIX DE L'HÉROÏNE ENGAGÉE

« Un roman poignant, qui nous embarque dans la violence et le désarroi des personnages. »

Mathilde Faure, lauréate du Prix de l'héroïne engagée 2021

« J'ai aimé l'héroïne et son histoire, j'ai aimé l'entremêlement de son destin avec celui de son client. Je ne me suis pas ennuyée, pour moi tous les ingrédients sont là ! »

Mélusine Huguet, finaliste du Prix de l'héroïne engagée 2021

« Un coup de maître. Un coup au cœur qui m'a bouleversée. »

Joséphine De Seegner, libraire, le Comptoir des mots

« Une thématique ô combien bouleversante ! Il est impossible de ne pas y être sensible. L'écriture est très jolie et rythme à merveille le roman qui se lit d'une traite ! »

Aurore Choanier, co-fondatrice de KUBE

« Ce roman est un énorme coup de cœur. L'autrice va droit au but, elle vient nous chercher et nous pousse dans nos retranchements. L'écriture est d'une force qui m'a scotchée, incisive, immersive. »

Louise, de @livresse_delire_delivre

« J'ai ressenti une grande pudeur dans ce que l'autrice raconte. Sa plume est très délicate, elle suggère beaucoup au lieu de raconter de manière explicite. Un roman révoltant et nécessaire. »

Émilie, de @leslivresdemilie

« Une pépite à mettre dans les mains de toutes les femmes. »

Ilinca, de @lectio.academias

« Il y a des livres qui sonnent comme des urgences, qui bouleversent, dont on ne ressort pas indemne. *La Malentendue* fera partie de ceux-là. »

Angélique, de @mme_chacha_lit

« Impossible de lâcher cette œuvre percutante. Yolaine Destremau a une belle écriture, forte, poignante, puissante, mais surtout bouleversante. »

Joanna, de @joanna_in_books_wonderland

« Entre mensonges, tabous et emprise, Yolaine Destremau tisse l'histoire de la Malentendue et dénonce le quotidien d'une femme sur cinq en France. »

Camille, de @leschamoureux

LA MALENTENDUE

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-909-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre
passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention
pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts
gérées durablement.

Yolaine Destremau

LA MALENTENDUE

Roman



JE ME MORDS LA LANGUE. La salive afflue dans ma bouche.

L'heure approche. L'excitation s'empare de toutes les cellules de mon corps. Sous mon crâne, chaque neurone bouillonne et se dilate.

Je revêts ma robe. Je l'enfile doucement, je fais glisser le tissu avec soin, j'ajuste l'épitoge, j'aplatis le rabat. Je me coule dans la peau d'une autre. Il me reste quinze minutes pour me concentrer, préparer ma voix, revoir mentalement ma plaidoirie.

Ces quinze minutes me sont précieuses, un moment suspendu que je préfère à tout le reste. À cause de cette lucidité fébrile qui me saisit, l'impression de vivre à fond durant cette courte plage de temps. Certes j'éprouverai tout à l'heure la griserie de la plaidoirie, mais au centre de l'arène je me bats, je ne réfléchis plus.

Je ferme les yeux pour rassembler mes forces, ma confiance, mon pouvoir de conviction, l'absolue certitude d'être là où je veux être, en ce moment, et que je suis faite pour ce métier. Que ce métier est fait pour moi.

Une nouvelle fois, je me mords la langue. C'est une astuce qui fonctionne bien : aussitôt la salive hydrate ma gorge sèche.

Je transpire.

Je régule ma respiration.

D'ici quelques minutes je serai embarquée sur les ailes des mots, ceux que j'ai choisis pour défendre mon client.

Au fur et à mesure que je m'exprime, je vais les voir basculer, les sentir plier, je le perçois jusque dans mon propre corps, dans l'air qui traverse le prétoire, je sais exactement à quel moment les juges, les jurés, les magistrats, la cour me rejoignent. Je le devine à un battement de cils, un mouvement de la bouche, un tapotement du crayon qu'ils essaient de dissimuler. Mais je sais que je les ai surpris, parfois émus. À partir de là, je les emmène avec moi, c'est comme les murmurations des étourneaux dans le ciel, une immense nuée qui se déplace vers la droite, puis vers la gauche. Je ne considère jamais les juges comme des adversaires, mais comme des partenaires de danse. Je les entraîne dans une chorégraphie dont ils ignorent tout, car j'ai toujours quelques longueurs d'avance.

Ils me font une confiance totale.

Le pouvoir des mots, qui exhortent, bousculent, rassurent. Je pense à cette Égyptienne, Nawal el Saadawi, médecin, emprisonnée parce qu'elle défendait les droits des femmes, et qu'elle avait écrit un livre sur la sexualité féminine. Le gardien de prison lui avait déclaré : si un jour je trouve un crayon dans ta cellule, tu deviens à nos yeux beaucoup plus dangereuse que si tu y dissimulais un couteau.

J'inspire, j'expire.

Et le pouvoir de la voix, au moins aussi déterminant.

Je masse doucement les muscles de ma mâchoire. J'ai travaillé ma voix, autrefois, quand je prenais des cours de chant. Je fais ce que je veux d'elle. Si elle

sonne juste, une voix de femme est mieux appréciée, mieux écoutée que celle d'un homme. Nul besoin de parler fort, le timbre importe beaucoup plus que la puissance.

Ce miracle implique le corps entier, depuis la plante des pieds jusqu'à la racine des cheveux : chaque partie de notre être joue un rôle, jusqu'au frottement de l'air des poumons sur les replis du larynx. Cocteau avait encouragé Jean Marais à fumer, pour débarrasser sa voix de cette discordance nasillarde.

Toutes ces pensées me traversent, sans me détourner de mon objectif.

J'inspire, j'expire.

Ma plaidoirie est structurée, je poserai juste devant moi quelques fiches au cas où je me perdrais. Mais je ne me perds jamais.

Et puis, encore plus important que les mots et la voix, il y a le silence. Apprendre à maîtriser le silence. C'est la marque des grands. Il n'y a pas de meilleure façon de prendre possession de la parole que de commencer par se taire. Pour se faire entendre.

Je me redresse. Je suis prête.

Une dernière gorgée d'eau. Une dernière morsure de la langue. Pour pouvoir le rompre, commencer par le silence.

*

Je rêvais.

Car la morphine s'était faufilée avec délicatesse en moi, et elle se propageait par de mystérieux canaux jusqu'à mes récepteurs opiacés. Mu, delta et kappa se réveillaient, agitaient leurs petits bras, ou en tout cas c'est ainsi que je les imagine, pour me protéger

et terrasser l'ennemi. La douleur s'était éteinte, et je rêvais.

Je me réveille. Pour la troisième fois, l'infirmier au crâne rasé se penche vers moi avec la même question : sur une échelle de 1 à 10, à combien mettriez-vous la douleur ? Il empeste la cigarette, et me parle si gentiment que je m'agrippe à sa main. Je réponds 6, alors que tout à l'heure c'était 10. Comment peut-on évaluer la douleur ? Le ressenti n'est-il pas différent pour chacun ? La douleur est par nature subjective, non ?

Je m'accroche à lui, pour qu'il reste à mes côtés et réponde à mes questions. J'ai besoin de sa présence, de son attention, et de son haleine de fumeur qui annule l'odeur de l'antiseptique. Mais il se libère et s'échappe de mon champ de vision, me laissant seule avec mes interrogations, et, posé entre mes pieds, le sac en plastique contenant mon téléphone et une écharpe.

De temps à autre, quelqu'un dont je ne vois pas le visage s'empare de mon brancard, sans prévenir, et nous nous élançons dans un chuintement de roues caoutchoutées, l'inconnu et moi, vers je ne sais quel salut, où je patiente encore longtemps. On me promène ainsi de service en service, de radio en analyse, avec des heures d'attente entre chaque examen. Parfois, on me gare le long d'autres brancards, sur lesquels je distingue des masses informes. Nous sommes tous allongés sous la lumière blafarde du couloir, aussi violente et intrusive que la douleur physique, en espérant que l'on décide de notre sort. Plus ou moins abandonnés, plus ou moins seuls. Parfois un cri, ou un sanglot, ou une plainte, s'échappe de l'un des tas, et me rappelle qu'il s'agit là d'êtres humains. Mais sinon l'assemblée se tient

plutôt tranquille et silencieuse. En revanche, les infirmières nous frôlent en parlant très fort entre elles, comme s'il fallait absolument nous maintenir éveillés. L'une d'entre elles a lancé, il y a quelques minutes : tu as vu celle-là, il l'a pas ratée. Mais la phrase est restée suspendue au-dessus de moi, je n'ai pas compris de qui il s'agissait.

Quand suis-je arrivée aux urgences ? Je n'ai aucun souvenir de ce qui s'est passé. Un trou de mémoire, comme à chaque fois. Juste une souffrance colossale. Mais ma nouvelle amie la morphine est là, douce, bienveillante, et elle s'épanche où elle peut pour éteindre le feu.

— Fracture du nez. Fracture de la clavicule. Côtes fêlées. Coupures sur le cuir chevelu. Votre mari vous a amenée. Vous êtes tombée sur une table basse, chez vous. Il a dit que vous étiez alcoolisée. Il va revenir tout à l'heure. Il est préoccupé, m'affirme l'infirmier à l'odeur de cigarette. Reposez-vous.

Ils disent tous la même chose, reposez-vous, dans la lumière crue et les commentaires abrupts des infirmières. Et il ajoute :

— Aucune trace d'alcool dans vos analyses.

Je me raconte n'importe quoi, pour combler le vide, ne pas reconnaître la réalité. Je me persuade que j'ai des problèmes d'équilibre, d'oreille interne. Je tombe souvent, sans raison. Je me cogne aux portes. Je me blesse. Il faudrait peut-être passer une IRM, pour comprendre l'origine de ces chutes.

Car non, je ne suis pas une femme battue. Pas moi. Je repousse cette idée avec force. Je n'ai pas le profil type, je ne suis pas née pour ça. Je refuse qu'on me mette dans cette boîte, celle des victimes. Je n'aime pas les victimes, je n'aime que les héroïnes.

À tout prendre, je préfère encore être une alcoolique qui s'est blessée en tombant chez elle qu'une femme battue. La morphine poursuit son chemin, accomplit son travail de fourmi, bloque les récepteurs de la douleur. Elle m'affirme que je ne souffre pas. Elle se dilue dans mes veines, relâche mes muscles, du scalp jusqu'au bout des orteils. Elle anéantit les mauvaises pensées. Elle alourdit doucement mes paupières, me murmure une berceuse.

J'aimerais revoir l'infirmier, sa tête de rappeur et sa voix nicotinée. Je me soulève sur un coude et le cherche des yeux. Mais il a disparu. Je devrais être en train de plaider, de défendre, de convaincre, avec ma belle robe et, comme les nuées d'étourneaux, la valse de mes mots choisis.

Mu. Delta. Kappa.

Dormir. Enfin.

*

Comment relier ces deux scènes, ces deux femmes ? Et pourtant c'est la même, c'est moi, à quelques jours d'intervalle.

J'ai tout su très tôt, très jeune. Avant de pouvoir le formuler. Avant même que cela ne remonte jusqu'à ma conscience. Très loin, enfoui sous des strates, au fond de moi, je savais.

Je serais avocate. On peut appeler ça une vocation. J'ai visionné des dizaines de fois *Autopsie d'un meurtre*, *La Vérité* de Clouzot, et *Douze hommes en colère*. Je les ai appris par cœur. Avant même de commencer mes études de droit, je traînais des heures durant au Palais de Justice, j'assistais aux procès, je scrutais les visages, j'essayais de comprendre l'humanité. Je guettais dans

la plaidoirie la petite phrase, l'infime détail, qui retournait les jurés et la cour. Tel James Stewart brandissant la petite culotte en dentelle, preuve que le viol avait bien eu lieu. Ou les marques de lunettes sur le juré de *Douze hommes en colère*.

Mes innombrables héroïnes s'affichaient aux murs de ma chambre de lycéenne, puis d'étudiante. Elles veillaient sur mes études et mes rêves : Gisèle Halimi et Simone Veil, Rosa Parks et Emmeline Pankhurst. Hubertine Auclert et Marie Curie. Et bien sûr Olga Balachowsky-Petit, la première femme à avoir prêté serment, le 6 décembre 1900, alors que la profession d'avocat s'était ouverte aux femmes depuis six jours. *Le Figaro*, dont elle avait fait la une, précisait qu'elle portait une robe confectionnée par elle-même.

Je me nourrissais de ces récits, et fantasmais sur ces parcours de femmes révolutionnaires.

J'ai choisi ce métier pour connaître l'âme humaine. Je voulais être avocate pour me coltiner avec la noirceur du monde, des hommes. Voir de quoi j'étais capable.

J'ai été servie.

De même, très tôt, j'ai su qu'Abel était l'homme de ma vie.

*

J'avais vingt ans.

J'ai été immédiatement attirée par ce grand gail-
lard hirsute et exalté, qui se disputait avec un autre
garçon au cours d'une soirée chez des copains d'uni-
versité. Il étudiait l'économie et il avait la réputation
d'être bizarre, *spécial*. Que signifiait *spécial* ? Très

sûr de lui, il assénait des certitudes à propos de tout et de rien. Et c'était cela qui faisait de lui un être bizarre ? Il piquait des colères ? Et alors ? Dans un monde mou et consensuel tel que le nôtre, comme c'était rafraîchissant, quelqu'un qui avait des opinions et qui les défendait ! Son allure, ses chemises sans col, ses cheveux en bataille, sa facilité à prendre la parole et à toujours contredire ses interlocuteurs, à ne jamais lâcher prise. Soudain, je l'ai voulu pour moi. J'ai voulu la dureté de son regard, de ses muscles. Sa démarche, son intensité, sa passion. Ses idées, son imagination, ses goûts et ses dégoûts si prononcés. Pour qu'il m'aide à penser. Il voyait plus loin que les autres, il analysait, découpait, décryptait. Il donnait un sens, une dimension supplémentaire aux événements, il exérait les clichés et les lieux communs. Son intelligence me subjuguait. Il y avait quelque chose de mystérieux chez lui, comme s'il dissimulait un secret qui le rendait encore plus attirant. Je le trouvais chevaleresque, pourfendeur d'idées reçues, à la fois inquiétant et terriblement vivant.

Il ne me quittait pas des yeux. Il s'asseyait à côté de moi, avec autorité. J'avais l'impression d'avoir appri-voisé le *spécial* du groupe.

Nous nous sommes revus, seuls. On se promenait dans les parcs, dont il connaissait toute l'histoire, et le long des rives de la Garonne. Un jour, nos hanches se sont heurtées à plusieurs reprises, avant de trouver le bon pas. Il s'est simplement tourné vers moi, avec un clin d'œil. Il m'emmenait au cinéma, et sa culture cinématographique dépassait de loin celle de mes amis du même âge.

Je me sentais protégée et valorisée par cet homme si jeune et pourtant si assuré. Ses gestes à mon égard

m'émouvaient, des choses minuscules dont je n'avais pas l'habitude. Il tenait toujours à me raccompagner jusque devant la porte de la maison, il me tendait le briquet allumé pour ma cigarette alors qu'il ne fumait pas, il me laissait passer devant lui, des attentions qui m'apparaissaient comme autant de signes qu'il était plus mûr que les autres, plus adulte, différent.

Un jour, dans un bar, il avait apostrophé le garçon : ma fiancée voudrait un verre d'eau avec son café. J'avais rougi violemment, bouleversée par ce terme désuet et charmant. C'était la première fois que je vivais quelque chose comme un sentiment amoureux. Une révélation. Et de verre en verre, de promenade en promenade, de cinéma en cinéma, de signe en signe, un jour je lui avais demandé, ingénue, il se passe quelque chose entre nous ? Tu crois que c'est sérieux ? Cela fait quinze jours qu'on ne se quitte pas...

Nous étions assis sur un banc, hanche contre hanche, et au moment où j'ai prononcé ces mots, j'ai eu honte. J'aurais voulu les ravalier aussitôt. Mais il était trop tard. Abel m'a répondu, sur le même ton candide, quand est-ce qu'on se marie ?

Nous avons flirté, brûlants et malhabiles, fait l'amour sur le lit étroit de ma chambre d'étudiante, sous la surveillance de mes héroïnes affichées au mur, le regard clair de Simone, le sourire complice de Gisèle.

Mais de là à imaginer cette phrase. Quand est-ce qu'on se marie ?

En plein mois de mai, le monde s'est mis à tourner autour de moi. Pourtant ma mémoire a enregistré chaque détail de ce moment-là, les reflets sur le plan d'eau, les sandales dorées de la fille qui

traversait mon champ de vision, la musique de crécelle entêtante du kiosque qui vendait des crêpes, la brise tiède sur la peau de mes bras nus, les effluves de café qui s'échappaient d'une fenêtre, la colonne de fourmis qui progressait sur le dossier du banc où nous étions assis. Quelque chose d'exceptionnel se produisait. C'était ce fort sentiment d'élection dont j'avais entendu parler. Le regard adressé, le geste esquissé pour moi seule.

J'avais vingt ans, que voulez-vous faire à vingt ans, comment résister ? Il me rendait unique. Le mariage n'était certes pas le but de ma vie, il demeurait une sorte de possibilité très lointaine et nébuleuse. Mais cet homme avait trouvé accès à une poche secrète de mon âme dont je ne soupçonnais pas l'existence, le désir d'être choisie, désignée.

J'ai absorbé le choc de cette demande, si légère et si profonde, comme si je n'attendais que cela, immédiatement convaincue d'avoir trouvé l'homme de ma vie. Son urgence était contagieuse, incandescente. Et la jeune fille que j'étais ne pouvait s'y opposer.

Luc et Éloïse, mes parents, avaient bien essayé de me raisonner, tu pourrais attendre un peu, tu n'es pas obligée de te marier si vite, tu verras dans quelques mois, si si, nous aimons beaucoup Abel, mais rien ne presse.

Pour Abel, il n'était pas question d'attendre, il me voulait comme je le voulais, il me voulait pour femme et comme mère de ses enfants, moi et personne d'autre. J'étais submergée par les sentiments, l'empressement, de ce jeune homme si spécial, certaine que si je le laissais filer je ne retrouverais personne avec autant de qualités.

Luc et Éloïse ont fini par se dire, Cécilia fait sans doute partie de ces êtres dont la vie est une longue

allée droite, ceux qui ne connaissent jamais la moindre hésitation, le moindre faux pas, et trouvent, très jeunes, le métier et la personne qui leur conviennent. Mon frère était plus compliqué, et son destin serait sûrement plus tortueux.

Nous nous sommes donc mariés, quelques mois après notre rencontre. Un vrai mariage d'amour.

*

La petite dame de l'agence, surmontée d'un chignon, claquait ses talons hauts sur les tomettes avec délectation. Elle parcourait le deux-pièces bruyamment, comme si son raffut ne pouvait que me convaincre. Je n'ai pas eu besoin de ses effets : l'appartement m'a tout de suite plu.

Très vite, nous nous sommes installés dans ce deux-pièces, près du Jardin des Plantes et non loin du Palais de Justice, aidés financièrement par mes parents. Abel débutait dans la banque, je préparais le barreau. Nous étions beaux, brillants, amoureux, mariés. Nos amis nous enviaient. Ils enviaient notre amour, notre appartement, surtout le canapé en velours violet, un luxueux cadeau de mariage. Le linge avait été brodé dans les Landes, une adresse de ma grand-mère, la vaisselle provenait de la Redoute. Il y avait des livres, des photos du mariage, et quelques objets, un cheval en bronze, cadeau du parrain d'Abel, un pastel chiné aux Puces, représentant deux petites filles en robe 1900 et longues boucles, comme échappées d'un conte de Lewis Carroll. Mais c'étaient les rideaux qui suscitaient l'étonnement de nos amis. Poser une tringle, y suspendre des indiennes, doublées de surcroît, cet acte leur semblait d'une maturité (d'un

embourgeoisement peut-être ?) dont ils se sentaient encore bien éloignés... Pour beaucoup d'entre eux, un papier journal scotché à la vitre faisait l'affaire. Et puis le salon peint en rouge. En rouge garance, avait précisé Abel. Quelle audace.

Nous étions les premiers de la bande à nous marier et à mener une vie d'adulte. Tant de détermination et d'assurance impressionnait les autres, encore étudiants aux engagements flous. L'appartement de la rue des 36-Ponts devint ainsi le lieu de rassemblement de tous les amis. Assis par terre, on buvait du vin médiocre, on écoutait de la musique, les discussions duraient tard dans la nuit, jusqu'au moment où Abel frappait dans ses mains et mettait la bande dehors, parce que nous devions nous lever tôt, nous. Les invités partaient à regret, poursuivaient les conversations dans la rue, se quittaient heureux de leur soirée. Nous rangions et aérions l'appartement, nettoyions les cendriers, tapions sur les coussins. Abel remettait chaque objet en place, la télécommande sur le poste, les livres de la table basse en une pile parfaite. Je me moquais de lui, allez viens, laisse, ça ira. Mais c'était en vain. Il me rejoignait au lit, beaucoup plus tard, après avoir vidé le lave-vaisselle, trié les journaux et parfois même descendu la poubelle.

J'avais tellement de chance de vivre avec cet homme extraordinaire. Dans le miroir, je voyais bien que je rayonnais plus que jamais, les yeux noirs élargis par la passion, la peau mate irradiée. C'est le bonheur qui me rend comme ça, je vous le souhaite à tous, leur disais-je. Mais en moi-même je pensais, c'est un bonheur si exceptionnel, si rare, cela ne risquait pas de leur arriver de sitôt, à eux, les autres. Les pauvres.

Je suivais des cours de chant tous les mardis soir, tandis qu'Abel s'adonnait à sa passion, la philosophie. Il éprouvait le besoin de s'échapper de l'univers aride de la finance, et s'était inscrit à l'université en auditeur libre. Si je m'écoutais, avouait-il parfois, je me consacrerai à la philo. Et il ajoutait, mais je n'aurais pas pu t'épouser, car un homme responsable doit payer son loyer et subvenir aux besoins de sa famille. Je lui promettais alors que lorsque je serais engagée dans un bon cabinet et gagnerais assez d'argent pour nous deux, il pourrait se concentrer sur la philosophie. Quel couple, s'émerveillaient nos amis. Ils étaient tous un peu amoureux de nous, et rêvaient de faire une telle rencontre, celle de leur âme sœur.

*

J'ai réussi le barreau. Nous nous sommes retrouvés dans notre restaurant chinois habituel pour fêter mon succès. Je me suis levée et j'ai prononcé quelques mots. Je portais une robe rouge, un peu trop élégante pour l'occasion, qu'Abel m'avait offerte. Le monde m'appartenait. Je me suis tournée vers mon mari, et la voix étranglée, j'ai déclaré que sans lui je n'aurais jamais trouvé l'énergie ou le courage de travailler autant. « Je te dois tout. » À son tour, Abel m'a remercié d'illuminer ainsi son existence. Nos amis baignaient eux aussi, par contagion, dans le succès et le bonheur. Je le dis sans vanité aucune, nous nous considérions comme extrêmement chanceux, et nous étions heureux de partager cela avec eux.

Puis nous sommes rentrés prendre un verre à la maison, flanqués de toute la petite troupe, dans le

salon rouge garance avec ses rideaux, ses photos, le cheval de bronze, le pastel, et le canapé.

Vers une heure du matin, les visiteurs se sont enfin décidés à partir. Nous les entendions sur le trottoir, où ils traînaient en fumant une dernière cigarette, malgré le froid cinglant. Nous mettions de l'ordre dans l'appartement. Soudain, Abel a refermé la fenêtre d'un coup sec, et a décrété abruptement, c'est fini.

— Qu'est ce qui est fini ?

— Tous ces parasites vautrés sur le canapé, ces pique-assiette incapables, je n'en peux plus, je ne veux plus les voir. Ils ne nous apportent rien, ne servent à rien.

J'ai éclaté de rire :

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Ils sont peut-être un peu plus lents à prendre leur vie en main, mais on ne va pas leur fermer la porte pour ça. Les études de médecine durent très longtemps...

Abel m'a coupé la parole :

— Eh bien si justement, nous, toi et moi, on est passés à la vitesse supérieure. Regarde-les : ils ne font que nous freiner dans nos ambitions. Tu entres dans une nouvelle phase de ta vie professionnelle, j'espère devenir vite directeur d'agence, il nous faut nous concentrer là-dessus.

Il ne riait pas du tout. Je l'avais déjà vu ainsi, contrarié, avec cette veine qui apparaissait sous la peau de son front et les dents serrées. Une fois lorsqu'une voiture nous avait fait une queue de poisson sur l'autoroute, et une autre fois le jour de notre mariage, j'avais oublié pourquoi. Mais je reconnaissais bien la veine et les muscles de la mâchoire.

— Ces crétins ne font que nous pomper notre énergie, notre vin, notre temps, et n'offrent rien en

échange. Ce sont des enfants attardés qui ne sortiront jamais de l'enfance, des parasites, a-t-il répété.

J'ai protesté, j'ai bafouillé quelques mots sur l'importance de l'amitié, mais Abel m'a coupé d'une voix irritée :

— D'ailleurs regarde, un trou de cigarette sur l'accoudoir du canapé, non mais c'est scandaleux, le sans-gêne de ces gens, ils vont nous le payer, ils vont le retapisser entièrement à leurs frais, tu vas voir.

J'ai essayé de tempérer :

— Ce n'est rien, un trou de cigarette, je vais voir si ça peut s'arranger... Viens te coucher, tu es fatigué, on en reparle demain.

Abel est resté au salon. Je l'ai entendu grommeler et gigoter, puis il y a eu le bruit d'un coussin que l'on tape, et d'une fenêtre que l'on ouvre. Et je me suis endormie dans notre lit.

J'ai retrouvé mon mari à l'aube, allongé sur le fameux canapé de velours, désormais orné d'un minuscule trou noirâtre. Lorsque j'ai posé la main sur son épaule, il s'est réveillé en sursaut. Après un regard désolé sur la trace maudite, il a murmuré : quand je pense qu'ils ont bousillé notre cadeau de mariage !

Il a disparu dans la salle de bains puis a quitté l'appartement à la hâte, alors que le jour était à peine levé.

*

Les semaines suivantes, les amis ont téléphoné, comme d'habitude, pour fixer un autre dîner, un cinéma, un concert. Abel refusait de répondre et esquissait des gestes d'agacement lorsque je proposais

des sorties. Je me suis inquiétée : avait-il des problèmes à la banque ? Était-il préoccupé par quelque chose en particulier ? Mais Abel soutenait que non, il en avait juste soupé de « cette bande de nuls ». Selon lui nous devons fréquenter des gens plus mûrs, plus « ancrés » dans la vie, qui nous ressemblaient et nous tiraient vers le haut, et non vers la médiocrité.

Je n'en revenais pas. Comment pouvait-on renier du jour au lendemain des amitiés de dix ans, pour des motifs aussi vagues ?

Ce n'était là qu'un tout petit avertissement, un minuscule aperçu de ce que j'allais connaître par la suite. À la relecture des événements, maintenant, tout paraît clair.

Malgré mes supplications, Abel ne changea pas d'avis, ni ce soir-là, ni les semaines suivantes. Il ne voulait plus les voir.

En cachette, j'ai continué de déjeuner ou prendre un verre avec l'un ou l'autre, sans en parler à Abel. Je lui trouvais toujours une excuse, il travaillait beaucoup, il venait d'être nommé directeur d'agence. Eux n'y comprenaient rien. Que s'était-il passé lors de cette dernière soirée, alors que tout le monde semblait si heureux ? Quelqu'un avait-il dit ou fait quelque chose qui avait déplu à Abel ?

Puis les rencontres se sont espacées. Je répondais au téléphone que nous étions fatigués, débordés, malades, en voyage, en vacances, et un jour je me suis surprise à dire, ne nous appelez plus. Car à force d'entendre les critiques d'Abel, j'avais fini par me rallier à ses raisonnements. Augustin et son cousin nous avaient emprunté de l'argent, sans jamais proposer de rembourser le moindre centime. Béa, mon amie d'enfance, ne ratait pas une occasion de faire

courir des rumeurs, pour la plupart désagréables, ou pire, divulguer des secrets, dont certains sur des proches. On ne pouvait pas lui faire la moindre confiance : Abel la qualifiait de néfaste et toxique. Quant à Simon, dont la spécialité était de commencer des études et d'abandonner au bout de six mois, il devenait difficile et agressif si on essayait de l'aider, et à vingt-quatre ans, il végétait toujours. Je les trouvais tous exaspérants, avec leurs incertitudes et leurs incohérences, leur inadéquation au monde. Des bons à rien. Seul Abel voyait clair en eux. Comment ne m'en étais-je pas rendu compte plus tôt ? J'admira la lucidité d'Abel, son bon sens, son discernement. Il ne se trompait jamais.

Et c'est ainsi que le vide a commencé à se faire autour de nous. Mais je ne le sentais pas. Nous nous suffisions à nous-mêmes, comme beaucoup de jeunes couples amoureux.

L'inverse, le fait d'avoir besoin d'être tout le temps entourés, aurait été inquiétant. Car nous nous aimions à la folie.

*

« Je jure, comme avocat, d'exercer mes fonctions avec dignité, conscience, indépendance, probité et humanité. »

Je revois cette journée, comme si c'était hier.

J'avais répété des centaines de fois la formule dans ma tête.

La foule se serrait, compacte et recueillie. La sonnerie a retenti, annonçant l'entrée de la cour, et le silence s'est installé complètement.

Le bâtonnier a commencé son discours, et les mots qu'il a prononcés m'habitent tous les jours depuis, comme le souvenir de la chaleur de la robe, l'émotion intense, et la présence très lointaine, au fond, de mes parents, de Boris, et d'Abel. Nous étions mariés depuis trois mois.

« C'est le premier jour de votre vie d'avocat. Une journée unique, qui vous accompagnera tout au long de votre métier. L'un des plus beaux, l'un des plus anciens métiers du monde. Vous êtes préparés à défendre tous les accusés, même coupables. Le métier d'avocat, c'est le symbole de la démocratie. N'oubliez jamais votre rôle de facilitateur. L'importance de la médiation. Il faut trouver un accord sur un désaccord. Rechercher en permanence à rassembler les partis, et non à les diviser. N'oubliez pas non plus que personne ne peut avoir de pouvoir sur vous. Votre indépendance participe de ce métier. Je répète : personne ne peut avoir de pouvoir sur vous. »

Il y a eu la photo de groupe sur les marches du Palais, et le joyeux brouhaha des tensions relâchées. J'apercevais les visages souriants et fiers de mes parents, Boris qui agitait sa main avec le V de la victoire. Et un peu à l'écart, Abel, les sourcils froncés, qui consultait son portable. Mais je le remarquai à peine. J'étais investie d'une mission, d'un rôle, et personne ne pouvait avoir de pouvoir sur moi.

*

Au bout de six mois de mariage, je suis tombée enceinte. Les yeux dans les yeux, nous savourions notre bonheur à deux, n'ayant plus d'amis avec qui le partager. Au cours de la dernière année, nous

n'avions fréquenté que quelques collègues de bureau. Nos anciens amis ne nous manquaient pas. On n'a pas besoin d'amis, affirmait Abel, c'est souvent une perte de temps. En tout cas, moi je n'en éprouve pas le besoin, tu remplis ma vie.

Mes succès au cabinet et ceux d'Abel à la banque nous satisfaisaient pleinement. Et puis nous échafaudions des projets pour nos quatre enfants à venir. Il allait falloir s'agrandir, déménager, tout un nouveau chapitre qui s'ouvrait devant nous.

J'ai composé le numéro de ma mère. Par la fenêtre ouverte, le souffle chaud d'octobre me caressait le visage. Je ne pouvais imaginer de moment plus parfait, de bonheur plus profond. Éloïse a décroché, sa voix gaie et chaleureuse, toute proche. C'est toi, chérie ? Maman, j'ai quelque chose à te dire. Maman, je vais avoir un enfant. Je suis enceinte.

Mes parents. Deux êtres lumineux, nimbés de l'amour fou qu'ils se portaient. Mon frère Boris et moi avons grandi avec ce modèle-là sous les yeux. Enveloppés par toute cette tendresse et ces attentions, les soins constants que nous prodiguait notre mère, qui elle, était adorée de notre père, c'était une chaîne infinie et en même temps circulaire, une chose close et ronde. Je sentais bien le pouvoir d'attraction qu'exerçaient nos parents, à la sortie de l'école, ou lorsque leurs amis venaient à la maison, leur élégance, leur charme, leurs rires joyeux, leur bienveillance, l'affection qu'ils suscitaient. Tout le monde voulait s'approcher d'eux pour leur ressembler, aimantés par leur rayonnement.

Un peu plus grande que son mari, Éloïse le dominait par son port de tête altier, sa démarche conquérante.